



Madeleine Miron

Nuit et lumière

Poèmes / recueil 5

ISBN: 978-2-925084-17-4

NUIT ET LUMIÈRE

Poèmes

Madeleine Miron

Recueil no 5

Auteure: Madeleine Miron

Conception graphique: Fernand Miron

Pages couverture: Maxim Larivière, Virtua

Dépôt légal: 2^e trimestre de 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© 2020. tous droits de reproduction réservés

ISBN: 978-2-925084-04-4

Diffusion et distribution:

Madeleine Miron

669 Chemin des Rangs 4-5 Ouest

Saint-Vital de Clermont, Qc., J0Z 3M0

tél.: 819-333-5306

Fernand Miron

Courriel: champimiroy@hotmail.com

Ouvrages de Madeleine Miron publiés à compte d'auteur:

Poésie

1-La grande illusion, 1957 à 1962, 76p.

2-L'ombre du cygne, 1962 à 1964, 40 p.

3-Tant d'espoirs, tant de rêves, 1967 à 1972, 132 p.

4-L'âme en attente, 1972 à 1975, 56 p.

5-Nuit et lumière, 1975 à 1977, 52 p.

6-Interlude hivernal, 1977 à 1978, 52 p.

7-Scènes intemporelles, 1979 à 1980, 48 p.

8-L'emprise des saisons, 2008 à 2012, 52 p.

Récit

9-Lettres à mon père, 2000 à 2004, 312 p.

Romans

10-Le difficile passage, 1996 à 2000, 140 p.

11-Mathilde Imbeault, tome 1, 2000 à 2007, 396 pages.

12-Mathilde Imbeault, tome 2, en écriture.

NUIT ET LUMIÈRE

ÉLIZABETH

Je ne veux pas grandir.
Je veux, d'une écorce, pouvoir faire un bateau
Et sur les rigoles boueuses, le lancer à l'aventure
Vers le pays des friandises et du soleil;
Moi à son bord, seul passager et capitaine.

Je ne veux pas grandir.
Je veux d'un simple regard
Pouvoir donner vie aux pierres,
En faire des êtres fantastiques, mais doux
Qui m'entoureraient et m'obéiraient.

Je ne veux pas grandir.
Je veux pouvoir faire des bulles,
Prendre place dans celle qui s'élève entre les arbres,
Rejoindre les grands oiseaux du ciel
Et m'élancer à la conquête des étoiles.

Je ne veux pas grandir.
Je veux pouvoir dans le sable humide,
Tracer le monde qui m'entoure
Et s'il devient dur, méchant,
Tout effacer et recommencer.

Je ne veux pas grandir.
Je veux avec la délicatesse du papillon,
Pouvoir prendre ma nourriture à la terre
Sans la blesser, la marquer ou l'amoindrir
Afin qu'elle soit toujours belle et jeune.

Je ne veux pas grandir.
Je veux d'un seul " Viens-tu jouer ? "

Pouvoir me faire beaucoup d'amis,
Embrasser celui que j'ai frappé
Et ne pas garder souvenir des injures.

Je ne veux pas grandir.
Je veux pouvoir sauter, crier de joie,
Courir et tomber dans les champs,
Cueillir des fleurs à pleines mains
Et les offrir parce qu'elles sont belles.

Je ne veux pas grandir ;
J'ai peur de grandir !

HÉLÈNE

Le lac ne se calmera-t-il donc jamais ?
Le jour parviendra-t-il enfin à poindre ?
Le quai se profilera-t-il bientôt à l'horizon ?

Je suis lasse de cette nuit interminable
Qui me mène de difficulté en difficulté
Et ne me laisse aucun repos.

Je ne suis qu'un vaisseau prêt à se rompre,
Privé d'ancre, aux voiles déchirées,
À la merci des éléments destructeurs.

Serait-ce là la fin du voyage
Quand il reste nombre de marchandises à bord
Et que la mer, l'infini de la mer, est encore loin ?

Des tempêtes autrement terrifiantes m'ont déjà fouettée,
Mais j'avais la robustesse d'un vaisseau neuf
Et une étoile me guidait, me soutenait.

Je n'ai, si je suis épargnée, qu'un désir :
Parvenir à cette baie silencieuse
Et sombrer dans un profond sommeil.

KARINE

Je suis si malheureuse, si humiliée !
J'ai été traitée comme un objet ;
Il a voulu m'acheter.

S'il avait vu en moi une personne,
S'il avait parlé sentiments,
J'aurais conçu de l'estime pour lui.

Il n'a que fait miroiter à mes yeux
Les avantages que procure l'argent
Et une meilleure éducation pour les enfants.

Lui, s'est défini : sobre en tout,
Amateur d'art, de spectacles,
Côtéant la meilleure société.

De moi, il ne serait demandé
Qu'une présence agréable
Et l'usage de mon corps.

Devant ma stupéfaction, il a ajouté
Que cette fois serait peut-être la dernière
Et que bientôt tout ne pourrait m'être offert.

J'ai mal dans tout mon être.
Au soir de la vie, pour m'attacher à lui,
N'avait-il rien d'autre à offrir que l'argent ?

AGNÈS

Le temps de laisser
Sa main glisser sur le tronc,
Ses doigts suivre les sinuosités de l'écorce.

Le temps de s'abandonner
À la caresse du soleil,
Aux parfums de la terre.

Le temps de suivre
La course des nuages,
Le mouvement de la forêt.

Le temps d'assister
À la naissance du jour,
À l'arrivée de la nuit.

Le temps de cueillir
La fleur envoûtante,
Le brin d'herbe mélodieux.

Le temps de vibrer
À la douceur du chant des oiseaux,
À la grâce du papillon.

Le temps d'écouter
L'incessant monologue de l'eau,
La vie trépidante des insectes.

Le temps de se couvrir
D'un brouillard dissimulateur,
D'une couche de neige protectrice.

Le temps de sourire
À la main qui s'agite,
Au regard qui s'attarde.

Le temps de communier
À la joie de l'autre,
À sa souffrance muette.

Le temps de s'arrêter
À la réflexion sur soi-même,
À la destinée de l'homme.

Le temps de goûter
À la paix intérieure,
À la réussite valorisante.

Le temps de contempler
Ce palpitant et grandiose univers,
Ces lointaines et mystérieuses étoiles.

Le temps de s'élever
À la dimension du cosmos,
À la source de la Vie.

Le temps d'offrir au ciel
Des mains ouvertes et tendues,
Un cœur épris d'absolu.

Le temps ...
Comme je voudrais
Avoir le temps !

VARENKA

Je suis celle qui ne peut suivre le troupeau,
Que le berger laisse derrière
Et qui jamais, seule, ne pourra atteindre
Le riant pâturage de la vallée.

Je n'entends plus la clochette de Mara
Ni la voix calme de Pierre.
Je suis seule dans la montagne,
Seule à faire face au loup.

Ma patte est douloureuse,
Le moindre bruit me fait tressaillir,
L'ombre mouvante des arbres m'effraie,
Le cri des oiseaux m'est pénible.

La source lance des mots maléfiques,
Les fleurs se referment devant moi,
Le soleil se voile d'épais nuages,
Le vent m'apporte l'odeur de la mort.

Pierre ne reviendra pas me chercher ;
Je lui coûte trop de soins.
Le loup me dévorera
Ou je mourrai de chagrin.

Pourquoi prolonger cette vie
Pour une voix qui ne résonnera plus,
Pour un matin qui ne se lèvera pas
Quand la nuit vient froide et menaçante ?

Je vais vers le loup ;
Je ne me défendrai pas.
Rapidement, il m'immobilisera
Et j'entrerai dans un sommeil sans fin.

ANNE

Maman, je n'ai pas dit que ta vie était insignifiante,
Mais que je voulais vivre différemment de toi.

Je ne méprise pas le rôle d'épouse et de mère ;
Peut-être un jour, l'assumerai-je avec joie.

J'ai vingt ans, je veux vivre !
Je veux créer, m'accomplir.

J'ai choisi ce métier,
Un métier que j'aime.

Cesse de me considérer comme une chose fragile
Qui a besoin d'être protégée.

Sois sans crainte, ma féminité demeure
Même si je ne porte pas de dentelles.

Je bouleverse ton image de la femme.
Tu as peur de ce mouvement de libération.

Nous ne voulons rien d'autre qu'être considérées
Comme des êtres humains à part entière.

Nous voulons contribuer à l'édification
D'un monde juste, meilleur.

Nous ne voulons pas supplanter l'homme ;
Nous voulons prendre place à ses côtés.

Des enfants, il y en aura ;
Des enfants désirés.

Leur éducation, les tâches ménagères
Seront réparties entre le couple.

Avoue maman que secrètement,
Tu envies ta fille.

JUDITH

Ne me montrez pas du doigt,
Je ne suis pas la seule.

La prostituée, elle est: moi, toi, elle.
Elle est celle qui, sans amour,
Livre son corps à un homme
Pour en retirer un bénéfice quelconque.

La prostituée n'est pas la seule ;
Voyez ceux que le sexe entretient.

Quand la vie est sans idéal,
Que le cœur s'appauvrit et se vide,
Les contacts humains alors se font superficiels
Et le corps devenu objet se monnaie.

Je ne suis pas de celles qui savent attendre,
Passent leur jeunesse à étudier
Et péniblement, après bien des années,
Se taillent une place dans un monde masculin.

J'ai été éduquée en fonction d'un homme.
On ne m'a pas appris à vivre par moi-même,
On n'a pas su faire appel à mes possibilités.
Je suis incapable de gagner honnêtement ma vie.

J'ai le goût du luxe ;
Il me faut ce bel appartement,
Ces vêtements de goût, cette nourriture de choix
Que ne pourrait me procurer le travail de la majorité.

Ne me montrez pas du doigt,
Ne me jetez pas la pierre.

JEANNE

Cet enfant, mon enfant,
Bientôt sera de ce monde.

Lui que je n'ai pas appelé à la vie,
Lui qui est venu en moi contre ma volonté !

Un enfant non désiré,
Mais accepté et attendu.

Ils sont déjà trois à m'accaparer tout entière,
Parviendrai-je à respecter ses droits ?

Ceux qui m'ont incité à lui donner la vie,
Sauront-ils m'apporter une aide tangible ?

Son père partagera-t-il davantage avec moi
Les soins du ménage et son éducation ?

Connaîtrons-nous des temps meilleurs
Où nous ferons plus que subsister ?

Si seulement,
Ma maison s'ouvrait sur le monde,
Une brise m'apportait le chant du large,
Quelques heures d'évasion m'attendaient,
Une fleur m'était offerte,
Un ami était à mon écoute !

EVELYNE

À un moment qui ne peut être précisé,
Et totalement à mon insu,
La mort a posé sa main sur moi,
Dérégulant mon organisme.

Longtemps imperceptibles,
Les effets de son geste aujourd'hui
Ravagent tout mon être
Et me laissent amoindrie.

Je ne sais rien des luttes intérieures
Pour le rétablissement de l'ordre
Si ce n'est que le mal progresse
Et que je ne puis retarder son avance.

Bien que lui étant tous destinés,
La mort m'a prématurément choisie
Et depuis peu seulement, le manifeste
Alors que je ne puis lui opposer de refus.

Elle avance vers moi
Et ne se presse pas ;
Elle attend un signe de ma part,
Qu'il en soit un d'acceptation ou de résignation.

Pourquoi, comme pour tant d'autres,
Ne s'est-elle pas tapie dans l'ombre
Et ne m'a-t-elle asséné le coup fatal
Me faisant en un instant, passer de vie à trépas ?

Je n'aurais pas été la proie de la douleur,
Je n'aurais pas assisté à ma propre destruction,
Je n'aurais pas vécu le déchirement des séparations,
Je n'aurais pas éprouvé l'effroi de l'inconnu.

Dans le tourbillon des activités,
J'aurais quitté cette terre
En pleine vitalité,
Sans regrets, sans interrogations.

Je n'aurais alors savouré goutte à goutte
La dernière coupe offerte par la vie ;
Mes yeux n'auraient pas été ouverts
À toutes les beautés de ce monde.

J'aurais méconnu, ignoré
Le sens profond de l'existence humaine,
La communion par-delà la mort des êtres chers,
La perpétuation de moi-même à travers mes enfants.

STÉPHANIE

Ici.

Poser des pierres à cet édifice,

Planter des arbres, des fleurs.

Non, pas ici ; les machines règnent.

Ici.

Prendre cet enfant inquiet,

Le bercer, le rassurer.

Non, pas ici ; il faut des diplômes.

Ici.

Aller accueillir les gens,

Apporter leur repas.

Non, pas ici ; l'attrait physique prime.

Ici.

Travailler de mes mains,

Produire de délicats objets.

Non, pas ici ; le rythme est trop rapide.

Ici.

Les réunir tous,

Préparer un dîner de fête.

Non, pas ici ; je ne suis pas chez moi.

Ici.

Me joindre à eux,

Échanger sur la vie.

Non, pas ici ; les valeurs ne sont plus les mêmes.

Ici.
Choisir une robe,
Attirer les regards.
Non, pas ici ; les rides choquent.

Non, ma place n'est plus là.
Elle est à la jeunesse
Qui m'impose le silence
Et me condamne au repos.

Qu'est-ce qui m'arrive !
Quel est ce surcroît d'énergie,
Quelle est cette force aveugle
Qui me pousse à vouloir être utile ?

Ce soir de mai est trop beau ...
Tous ces parfums offerts par le vent,
Tous ces oiseaux qui chantent la joie,
Tous ces ébats d'enfants rieurs !

Ici.
Je puis entrer ;
C'est l'endroit conçu pour moi.
Oui, ici, je puis attendre.

MÉLANIE

Mon enfant, mon tendre enfant,
Ton père et moi, dans la joie, l'espérance,
T'avons appelé à la vie, à cette vie.

Mon enfant, mon pauvre enfant,
Le malheur t'aura vite rejoint ;
Je serai seule à t'accueillir.

Mon enfant, mon faible enfant,
Il te faut être fort en ce monde ;
Prends le meilleur de moi-même.

Mon enfant, mon tout petit enfant,
Réalise-toi pleinement
Même si tu dois être méconnu.

Mon enfant, mon merveilleux enfant,
Aie l'âme grande ouverte
À toutes les beautés de cette terre.

Mon enfant, mon adorable enfant,
Sois capable d'aimer
Et de recevoir l'amour.

Mon enfant, mon humble enfant,
N'oublie pas que tout homme est grand
Et que tu dois te mettre à son service.

Mon enfant, mon malheureux enfant,
Puisses-tu ne pas te laisser briser
Par les trahisons, l'indifférence ou la solitude.

Mon enfant, si je pouvais te prendre dans mes bras
Et te présenter à ce radieux soleil de juin,
Tout mauvais sort serait conjuré pour toi.

Mon enfant, mon cher enfant,
Tu es là dans mon sein
Et le monde entier s'offre à toi.

HEIDI

Que je sois partie au loin
N'a pas changé ma ville,
Il n'y a que moi qui ai changé.

Moi qui croyais aimer ma ville
Au point de ne pouvoir vivre ailleurs,
Me voilà à apprécier une autre ville.

De ma ville, à qui j'ai donné
Le meilleur de moi-même,
J'ai été insidieusement bannie.

Lorsque cet exil prendra fin,
Je ne sais si je retournerai dans ma ville ;
Nous serons devenues étrangères l'une à l'autre.

Quelque chose a été brisé en moi.
Je ne parviens plus à trouver de charme à ma ville ;
Elle m'apparaît grise, silencieuse et oppressante.

Comment ai-je pu vivre dans ma ville
Pendant toutes ces années
Et ne point voir qu'elle me restreignait ?

J'ai trop fait confiance à ma ville.
Je lui ai fourni l'arme
Dont elle s'est servie contre moi.

Au coeur de tous ces nouveaux visages,
À travers l'approfondissement de moi-même,
Ma ville est présente, agissante.

Tout mon passé me lie à ma ville ;
Je lui suis redevable d'une part de mon être.
La renier serait me renier moi-même.

CÉCILE

Je n'ai pas qu'un corps ;
J'ai une âme.
Je suis une personne.

Ce corps trop beau,
Trop parfait me limite ;
Il m'est un handicap.

Je ne suis regardée que superficiellement,
Mes richesses intérieures sont méconnues,
On ignore même mes possibilités intellectuelles.

On méprise mon acharnement au travail
Quand, me dit-on, pour parvenir aux mêmes fins
Je n'aurais qu'à offrir mon corps.

Je ne veux pas n'être que désirée ;
Je veux être aimée pour moi-même,
Aimer et me réaliser en toute liberté.

BRIGITTE

J'ai été choisie ;
Je suis appelée.
Le Ciel m'appelle
À devenir prêtre.

Il m'envoie à vous
Pour que vous m'imposiez les mains,
Pour que vous me revêtiez des vêtements sacrés,
Pour que vous consacriez mes mains.

Le Ciel m'a appelée,
Moi qui suis femme ;
Il a parlé à mon coeur
Et m'a confié une mission.

J'ai d'abord ignoré cet appel
Croyant qu'il ne s'adressait pas à moi,
Ou plutôt, croyant à l'impossibilité
De surmonter les obstacles dressés devant moi.

Le Ciel m'a montré les hommes et leur détresse,
La soif d'infini au coeur de chacun ;
Il m'envoie à eux, porteuse de sa paix,
Leur redire son amour et leur rendre espoir.

Je suis fidèle à cette voix.
Dans la prière, le silence,
L'écoute et l'étude de la Parole,
Aidez-moi à me préparer à mon rôle.

Là où jamais il n'a soufflé,
L'Esprit suscite un vent nouveau,
Dynamique et imprévisible
Qui s'apprête à changer le monde.

LAURE

Pourquoi n'a-t-elle pas dit : « J'ai mal ;
J'ai besoin d'un baume sur ma plaie,
J'ai besoin de musique, de chansons gaies » ?
Pourquoi n'a-t-elle pas dit « Berce-moi » ?

Pourquoi a-t-elle dit : « Tu es mon amie ;
J'ai confiance en toi,
Tu sauras me comprendre » ?
Pourquoi a-t-elle dit : « Nous resterons amies » ?

Pourquoi n'a-t-elle pas dit « J'ai raison ;
Approuve-moi,
Confirme ses torts » ?
Pourquoi n'a-t-elle pas dit : « Il doit payer » ?

Pourquoi a-t-elle dit : « Aide-moi ;
Je ne sais quelle décision prendre,
Ce que je puis exiger de lui » ?
Pourquoi a-t-elle dit : « Je t'écoute » ?

Pourquoi n'a-t-elle pas dit : « Sois complice ;
Laisse-moi le torturer, le détruire,
Avive mon orgueil blessé » ?
Pourquoi n'a-t-elle pas dit : « Je le hais » ?

Pourquoi, pourquoi n'a-t-elle pas compris
Qu'elle devait mettre fin à cette union malheureuse
En lui faisant le moins de mal possible ?
Pourquoi n'a-t-elle pas compris que la vie continuait ?

Pourquoi, pourquoi se durcit-elle
Devant leur échec commun ?

VIANNEY

Et s'ils avaient raison,
Si tout était voué à l'échec ?
Ma vie alors n'aurait plus de sens.

Je suis seul à y croire.
Tous m'ont retiré leur appui ;
Ils ne croient pas en ce projet.

Pour obtenir leur aide,
Il aurait fallu changer mon projet
Ou plutôt, adopter le leur.

J'avancerai seul, péniblement ;
Leurs yeux seront fixés sur moi
Prêts à signaler la moindre erreur.

Je ne dois pas me laisser abattre.
En moi, ce projet est réalité ;
Il me reste à le matérialiser.

J'y parviendrai, mais dans combien de temps,
Aux prises avec cet astreignant métier
Qui me fait vivre et fait vivre les miens ?

Je suis seul dans l'aube qui vient ;
Tout, autour de moi, paraît minuscule.
Serais-je égaré dans ce monde ?

VIRGINIE

Moi, Virginie, qui suis-je ?
Un être vivant depuis ma conception,
Un être qui a reçu l'héritage du passé,
Un être dont l'origine remonte
À l'apparition de la vie sur terre
Et peut-être même, à un autre monde.

De ma mère qui était mon univers,
J'ai été violemment expulsée ;
D'un être totalement dépendant,
Mais éminemment réceptif,
Je suis passée à un être autonome.
Ma naissance, comment l'ai-je vécue ?
Me suis-je désespérément accrochée à ma mère
Par peur de l'inconnu, peur de la souffrance ?

Moi, Virginie, qui suis-je ?
Un être aux possibilités nombreuses,
Un être épris de beauté, de vérité,
Un être qui tend à se réaliser pleinement,
Vivre en harmonie avec la nature
Et travailler à rendre le monde meilleur.

Suis-je libre dans cette société matérialiste
Où un rôle bien précis m'est assigné
Et que le souci du pain quotidien
Laisse peu de place à la créativité ?
Les trop nombreuses responsabilités m'écrasent,
Les échecs accumulés me font douter de moi.
Sans cesse, je refoule ma nature profonde ;
Je ne puis communier intensément à la vie.

Moi, Virginie, qui suis-je ?
Un être en perpétuel devenir,
Un être à une étape cruciale de son évolution,
Un être qui se prépare à passer
À une autre forme de vie,
Mais qui, avec effroi, en repousse le moment.

Je ne puis imaginer ma dernière métamorphose.
Si je le pouvais, j'abrégerais sans doute cette phase,
Mais je sais que je pourrai enfin être moi-même,
Que je m'épanouirai totalement,
Que les ténèbres feront place à la lumière,
Que ma souffrance aura pris fin.
L'épreuve décisive sera terminée ;
Je recevrai la récompense de la victoire.

FABIEN

L'amour entre nous
Était venu d'on ne sait où.

Il avait mystérieusement germé
Et développé une tige robuste.

C'est à ce moment que tu es partie
Sans plus jamais te soucier de lui.

Brusquement, pour lui et pour moi,
La terre s'est arrêtée de tourner.

Il a longtemps survécu à ton départ,
Mais sans jamais s'extérioriser.

Je l'ai vu dépérir peu à peu
Et impuissant, j'ai assisté à sa mort.

Mes soins ne pouvaient remplacer
Le soleil vivifiant de ta présence.

Tu reviens alors qu'il est trop tard,
Il n'y a plus rien entre nous.

Le terrain de mon âme est prêt
À recevoir l'amour, mais pas le tien.

Ce n'est plus toi que j'attends ;
C'est une autre, une inconnue.

Retourne à ta vie ;
Tu ne fais plus partie de la mienne.

La terre recommence à tourner,
Mais tu n'en es plus le centre.

JEAN-FRANÇOIS

Il doit y avoir au monde un être
Prêt à donner et à recevoir l'amour,
Prêt à commencer une existence nouvelle.

Cet être, cette femme existe.
Je la rencontrerai sur ma route,
Je la reconnaitrai au premier regard.

Un être avec qui je désirerai
Vivre tout au long de mes jours ;
Un être que je n'aurai jamais fini de découvrir.

Un être capable d'écoute,
Tourné vers l'avenir,
Avec qui je partagerais un but commun.

Nous serions présents l'un à l'autre,
Nous serions l'un pour l'autre,
Un soleil vivifiant.

Il y a de l'espoir :
La route s'ouvre devant moi.
La vie et moi, nous nous sourions.

PASCAL

Ils sont là ...
Je ne veux pas les recevoir.
Je ne veux voir personne.
Je n'ai plus d'amis.

Il m'avait donné sa parole ;
Une parole qui me sécurisait,
Me faisait le recevoir à ma table
Et me liait d'amitié avec lui.

Pendant tout ce temps,
Il me berçait de sa parole
Pour mieux me frapper
Et ne point s'exposer.

Une trahison, et le monde n'est plus le même !

Un seul être fait douter de l'humanité.

Faut-il voir en chacun
Un ennemi en puissance ?
Ou faire à nouveau confiance
Et voir fleurir l'amitié ?

Faut-il s'ouvrir au monde
Ou se refermer sur soi ?
Laisser la haine grandir en son être
Ou l'extirper avant qu'elle ne détruise tout ?

SAMUEL

Avant que de parler
De poursuivre mes études,
Je veux savoir qui je suis,
D'où je viens et où je vais.

Avant d'être votre enfant,
Est-ce que j'existais ?
Est-ce la première de mes vies ?
Est-ce ma seule vie ?

Si j'existais, depuis quand ?
Sous quelle forme était-ce ?
Une vie matérialisée ou spirituelle ?
Étais-je plante, poisson, homme ou esprit ?

Si j'ai commencé à n'être
Que dans ton sein, maman,
Connaîtrai-je après celle-ci, une autre vie ?
Sur terre ou ailleurs ?

Cette vie est-elle arrivée et terme
Ou le départ d'une merveilleuse odyssée ?
Suis-je le fruit de la matière et du hasard
Ou l'oeuvre d'un être incommensurable ?

Dites-moi.

FRÉDÉRIC

Le vent ne s'est pas encore élevé,
La pluie ne s'est pas encore abattue,
Mais le tonnerre gronde au loin
Et le ciel est d'un aspect terrifiant.

Les enfants se blottissent contre moi
Et leurs yeux, pleins d'interrogations,
Vont et viennent du ciel à mon visage ;
Ils y voient l'imminence du malheur.

Muettement, ils appellent leur mère,
À présent, notre gagne-pain à tous ;
Leur mère qui mieux que moi,
Sait faire face à l'adversité.

Je suis impuissant à les reconforter ;
Mes mains parviennent difficilement
À les nourrir, à les vêtir, à les soigner,
Et il me faut leur faire quitter ce confortable abri.

J'ai perdu l'emploi des dix dernières années.
Auparavant, plusieurs fois, il en fut ainsi,
Mais la force de mes bras et la volonté d'apprendre
M'avaient toujours permis de trouver du travail.

En vain, je frappe de porte en porte.
Le manque de qualification, l'âge,
L'implantation de machines, le surplus de main d'oeuvre
Me font partout essuyer un refus.

Je suis un être diminué,
Victime d'un vaste complot.
Pour la première fois, partout en moi,
Le sentiment de vieillir m'atteint et m'effraie.

DAVID

Je ne suis pas tenu à les nommer tous,
Je puis parler de ceux qui ont réussi.

Il faut taire l'invalidité de mon père,
Ses emplois saisonniers, les seuls qu'il ait occupés.

Il faut oublier l'ingéniosité de ma mère
Qui parvenait à tout recycler.

Il faut cacher que nos jouets
Étaient ceux-là mêmes de la vie.

Il faut dissimuler les premières oeuvres
Réalisées sur des cartons d'emballage.

Il faut ignorer les problèmes de la région
Pour ne laisser entrevoir que les réalisations.

Il me faut feindre, emprunter,
Je me dois de bien représenter mon pays.

Un grand artiste ne naît pas
Dans la famille pauvre d'un humble village.

OCTAVE

Le mariage, n'y songe pas ;
Jamais je ne t'épouserai.

Tu es une fille épatante,
Mais tu n'es pas de notre milieu.

Cet enfant, je ne le veux pas.
Il faut te faire avorter.

Tu ne demanderas rien ;
Maintenant peut-être, mais plus tard ...

Tu as su te donner une arme efficace ;
Je ne t'aurais pas crue si habile.

Tôt ou tard, tu t'en serviras
Contre moi ou contre ma famille.

Comprends que cet enfant
Compromet mon avenir.

Et toi, il t'empêchera
De refaire ta vie.

J'ai ma part de responsabilités ;
Je ne veux pas m'y soustraire.

Je te conduirai à une clinique éprouvée ;
Je t'aiderai à ouvrir la boutique dont tu rêves.

Le laisser vivre,
Pour que tu lui apprennes à me haïr !

Si tu donnes le jour à cet enfant,
Je te l'enlèverai.

RÉMI

Je voudrais une terre boisée.

Ce pays m'a conquis ;
Je veux m'y fixer.

Je ne suis pas d'ici ;
J'ai traversé la mer.

Je ne connais rien à la terre ;
J'apprendrai.

La vie dure ne me fait pas peur ;
J'ai souvent vécu sans le sou.

Cet automne, je ne bâtirai qu'un camp,
Mais le printemps prochain ...

Tout faire de mes mains ;
Triompher des éléments.

Une terre à moi ...
La véritable liberté !

Me faire des amis ;
Plus tard, fonder un foyer.

Je cesserai d'être le juif errant.

MICHAËL

Oublier ...
Oublier mon incapacité
À m'adapter à ce monde.

Oublier ...
Oublier ma vulnérabilité,
Mon impuissance à me défendre.

Oublier ...
Oublier le masque qu'il me faut revêtir
Pour traverser la foule hostile.

Oublier ...
Oublier ces aspirations profondes
Qui ne peuvent être réalisées.

Oublier ...
Oublier ce mal intérieur
Qui m'empêche de vibrer à la beauté d'une fleur.

Oublier ...
Oublier ces chaînes, ces barrières invisibles
Qui m'enferment en moi-même.

Oublier ...
Oublier que dans ma solitude,
Je n'ai nulle porte où frapper.

Oublier ...
Oublier que là-bas, j'ai une famille
Dont je suis la honte.

Oublier ...
Oublier cet amour qui m'a manqué,
Que je ne puis retrouver, ni donner.

Oublier ...
Oublier le regard, le geste, la parole
Qui condamne et rejette.

Oublier ...
Oublier ce travail répétitif
Qui dévalorise et aliène.

Oublier ...
Oublier que les droits
Ne sont pas les mêmes pour tous.

Oublier ...
Oublier toute cette misère
Créée par les hommes.

Oublier ...
Oublier que pour moi cette vie
N'est qu'une interminable épreuve.

Oublier ...
Oublier au moyen de ces drogues
Qui imperceptiblement me détruisent.

MATHIAS

Ils ont vendu ma terre.
Celle qui avait porté tant d'espoirs,
Celle que j'avais été le premier à labourer!

Ils avaient la certitude de ma fin ;
Pour eux, j'étais mort avant de l'être.
Ils m'ont dépossédé de mes biens.

Jamais, je n'ai pu retourner dans ma maison.
Je suis cloué à ce fauteuil,
Loin de tout ce qui m'était familier.

Vous deux, chers petits-enfants,
Êtes plus près de moi qu'aucun de mes enfants.
Aujourd'hui, j'ai le sentiment de renaître en vous.

De cette terre où j'ai tant peiné,
J'ai réussi à en racheter une parcelle ;
La plus belle, la colline rocheuse.

Celle qui n'a jamais connu la charrue
Et dont les arbres ont plus de cinquante ans :
Une minuscule forêt de bouleaux !

Chaque rocher a porté mes pas,
Chaque arbre a grandi sous mon regard,
L'habitat de chaque plante m'était familier.

Cette oasis chantante,
Ce refuge est à vous.
Devenez-en amoureux.

Je suis heureux qu'à toi Martine,
Tous les espoirs soient permis ;
Les mêmes qu'à ton frère.

Allez, allez fréquemment
Vous retremper à ce coin de terre
Et plus tard, transmettez-le à vos enfants.

SÉBASTIEN

Je voudrais
Cesser d'avoir peur,
Cesser de me haïr,
Cesser de courber la tête,
Cesser de vouloir être autre,
Cesser d'être solitaire,
Cesser de détruire.

Je voudrais
Pouvoir être bien,
Pouvoir m'accepter,
Pouvoir marcher fièrement,
Pouvoir m'apprécier,
Pouvoir être entouré,
Pouvoir créer.

Je voudrais
La joie de vivre,
L'estime de moi-même,
La confiance,
La considération,
L'amitié,
La réalisation de mon être.

BENOÎT

J'ai été un enfant battu.
Je suis père d'un enfant battu.

Je veux être délivré de ce mal
Qui, comme un déferlement aveugle,
Me pousse à la violence,
La violence envers mon enfant.

Je veux être délivré de ce mal
Qui, lorsqu'il refait surface,
Me fait croire inférieur
Et sape toute confiance en moi.

Je veux être délivré de ce mal
Qui me fait vivre dans la peur,
La peur d'être incompetent,
La peur de tout perdre.

Je veux être digne devant mon fils,
Faire mienne la non-violence,
M'adapter aux situations nouvelles
Et connaître avec les miens, la joie de vivre.

Je ne veux plus que mon enfant.
Cherche s'ils doit s'approcher ou fuir.
Je le veux toujours, courant à ma rencontre.
Je ne veux plus que sa mère tremble pour lui.

Je ne veux pas que mon fils me méprise,
Comme moi, j'ai méprisé mon père.

LORENZO

Tu peux faire taire en moi ce mal,
Tu peux me donner une raison de vivre;
Alors, je viens avec toi.

Tu possèdes la vérité,
Tu es source de paix;
Alors, sois mon guide.

Tu peux mettre fin à ma solitude,
Faire que je me sente utile;
Alors, je veux servir avec toi.

Là où tu me conduis,
Il n'est besoin de biens terrestres;
Alors, prends tout ce qui est à moi.

Tu peux me donner un trésor indestructible,
Tu peux me faire triompher de mes ennemis;
Alors, j'attends tout de toi.

Tu connais le coeur de l'homme,
Tu sais ce qu'il lui faut ;
Alors, je m'en remets à toi.

Je veux que tu sois ma conscience,
Je ne veux plus de ma liberté;
Alors, sois mon maître.

NICOLAS

Les hommes ne naissent pas égaux.

Leurs enfants ne naîtront pas égaux :
Marie qui s'adonne à l'alcool,
Lucie, intoxiquée par le tabac,
Josée, dépendante des médicaments,
Isabelle, sous-alimentée,
Nancy, porteuse d'une lourde hérédité,
Rita, seule et angoissée.

Ces mères en difficulté
Ne sont pas seules responsables :
Le père négligeant son rôle,
La société ne sachant faire place à l'enfant,
Allant même à l'ignorer, à le refuser.

Quand les premiers mois conditionnent toute la vie,
Que faire pour venir en aide à ces enfants ?
Comment les aider en aidant leur mère ?
Ils naîtront, eux et les autres.
Ils n'auront pas tous une enfance heureuse,
Les droits de tous ne seront pas respectés ;
Certains seront privés d'amour,
Laissés à eux-mêmes,
Maltraités ou abandonnés.

Le jour où donner la vie à un enfant
Et l'éduquer sera une grande oeuvre.

Le jour où l'enfant, et sa famille,
Sera le premier à occuper
Le logis spacieux avec cour et jardin.

Le jour où à travers l'enfant,

La collectivité sera consciente
D'influer sur le destin de l'homme.

Le jour où la société affichera
Que l'avenir est dans l'enfant
Et qu'elle le tiendra respectueusement entre ses mains.

Le jour où chacun donnera
Le meilleur de lui-même à l'enfant.
L'humanité sera grandie.

Pourquoi tant me préoccuper
De ces enfants à naître?
Et si peu de ces milliers d'autres
Que j'ai aidés à mettre au monde ?

Autrefois ...
Mais je ne veux pas retourner à toute cette misère
Ni à ces maternités trop fréquentes ;
Je ne fais que regretter le contact chaleureux des maisons
Et l'amour que l'enfant recevait dans une famille élargie.

Que faire ? Comment faire ?
Pour donner le sens des responsabilités,
Valoriser la famille et l'enfant,
Former des êtres épanouis ?

Faudrait-il travailler auprès de la jeunesse
Et la préparer à être parent, éducateur
Simultanément à l'apprentissage d'un métier ?

Je me sens d'une telle impuissance,
Moi, vieux médecin bientôt à la retraite
Et ne sachant trop où situer le progrès.

ISRAËL

Qu'ai-je fait à mon fils ?
Celui qui est nulle part et partout.
Le terroriste à la main imprévisible.
Celui qui veut changer le monde,
Mais ne sait pas parler au coeur des hommes.

Moi, j'ai attendu dix ans
Qu'Ephrem m'autorise à passer sur ses terres.
Je lui ai prêté main forte lors du grand incendie.
Aujourd'hui, nous fumons notre pipe ensemble.

Qu'a-t-on fait à mon fils ?

Qu'ai-je fait à mon fils ?
Lui dont je ne suis plus le père.
L'ascète, le sectaire, le fanatique,
Le leader de tous ces jeunes émaciés
Qu'il envoie témoigner au coin des rues.

Moi, j'ai toujours cru en l'Être suprême ;
Je n'avais pas peur de l'affirmer,
Mais je respectais la liberté de l'autre
Et je ne refusais pas les joies de la vie.

Qu'a-t-on fait à mon fils ?

Qu'ai-je fait à mon fils ?
Il ne peut me recevoir que sur rendez-vous ;
Il fixe même la durée de mon séjour.
Sans ami véritable, son temps est réparti
Entre nombre d'activités et de relations.

Pour moi, une visite était porteuse de joie.

Ma maison, à toute heure du jour,
S'ouvrait pour un temps indéterminé ;
Je me consacrais entièrement à mon visiteur.

Qu'a-t-on fait à mon fils ?

Qu'ai-je fait à mon fils ?
Froidement, derrière un bureau,
De quelques paroles ou caractères, il joue
Le sort de populations entières
N'obéissant qu'à la loi de la rentabilité.

Moi, je n'ai jamais profité d'autrui.
Mes prix ne dépassaient pas la capacité de payer ;
Si la terre était généreuse, je l'étais aussi.
Je n'amassais d'argent que pour mes vieux jours.

Qu'a-t-on fait à mon fils ?

Qu'ai-je fait à mon fils ?
Mon fils au coeur blessé et inguérissable,
Aux yeux ouverts sur l'infini,
À la recherche d'une raison de vivre
Mais trébuchant au moindre obstacle.

Moi, j'ai eu à bâtir un pays.
L'idéal décuplait la force de mes bras ;
Mon travail portait ma marque personnelle
Et dans mon foyer, je trouvais amour et réconfort.

Qu'a-t-on fait à mon fils ?

Qu'ai-je fait à mes fils ?
Qu'a ton fait à mes fils ?

TABLE DES MATIÈRES

Agnès,	10
Anne,	14
Benoît,	44
Brigitte,	26
Cécile,	25
David,	37
Élizabeth,	6
Évelynne,	18
Fabien,	32
Frédéric,	36
Heidi,	24
Hélène,	8
Israël,	48
Jean-François,	33
Jeanne,	17
Judith,	16
Karine,	9
Laure,	28
Lorenzo,	45
Mathias,	42
Mélanie,	22
Michaël,	40
Nicolas,	46
Octave,	38
Pascal,	34
Rémi,	39
Samuel,	35
Sébastien,	43
Stéphanie,	20
Varenka,	12
Vianney,	29
Virginie,	30

Dans ses poèmes en vers libres, Madeleine Miron oublie le modernisme de la poésie contemporaine.

Avec grande simplicité, fraîcheur et un souci constant de s'en tenir aux sentiments, elle évoque l'idéal d'une vie en communication avec la nature et le désir d'un monde meilleur dont elle rêve pour l'humanité entière.



Enseignante à la retraite, Madeleine Miron écrit depuis l'adolescence.

Elle a à son actif huit recueils de poèmes et trois ouvrages en prose. Elle travaille actuellement à mettre la touche finale à deux recueils de poèmes et à poursuivre l'écriture du deuxième tome de son roman intitulé « Mathilde Imbeault ».

Née en 1942 au début de la colonisation de l'Abitibi, Madeleine Miron réside toujours sur la terre ancestrale défrichée par ses parents.